

Chemin faisant

Gilles Daigneault

Number 93, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daigneault, G. (2010). Chemin faisant. *Espace Sculpture*, (93), 24–27.

Chemin **faisant**

Gilles DAIGNEAULT

Persistance d'un genre casse-gueule : le monument commémoratif. Notre collègue Lise Lamarche, qui aborde rarement les grandes questions comme tout le monde, a déjà observé que, si le métier de statuaire se perd, la demande de commémoration, elle, reste bien vivante, et qu'on continue à commander des monuments. Notamment du côté de la Ville de Montréal qui tient sporadiquement des concours sur avis public à l'intention des artistes, à l'occasion de divers anniversaires (des anniversaires aussi divers que le 40^e de la composition d'une chanson populaire au cours d'un *bed-in* dans un grand hôtel montréalais, le 10^e de la mort d'un grand poète et cinéaste ou le 125^e de la présence à Montréal d'une importante communauté d'immigrants, entre autres).

Voilà certes des thèmes qui ne sont pas toujours commodes pour un créateur moderne, et l'on se dit que la plupart de nos poètes, par exemple, hésiteraient à enfour-

cher de tels chevaux (ou alors il y faudrait un « poète officiel » sur le modèle de celui que s'est adjoint le Parlement canadien, il y a une dizaine d'années. Sauf erreur, la question est parfois envisagée par la Ville). Mais l'art de commande a toujours été un mal nécessaire pour les artistes, une sorte de récompense aussi qu'on accorde aux meilleurs d'entre eux qui doivent s'efforcer à prouver leur talent en s'attaquant à des missions difficiles, sinon « impossibles » (comme dans la vieille série télévisée). Heureusement, ils en ont vu d'autres dans le passé, du côté des Prix de Rome qui ne faisaient pas non plus de cadeaux aux concurrents. Pensons à François Lespin, ce vaillant sculpteur qui, pour obtenir son Prix en 1665, a dû réaliser un petit bas-relief sur ce thème passablement casse-gueule : « La Renommée annonçant aux quatre parties du monde les merveilles du règne de Louis XIV et leur présentant son portrait ». Par comparaison, la commande d'une sculpture destinée à commémorer la traversée des courageux navigateurs libanais qui, à l'instar de leurs ancêtres phéniciens, se distinguaient par leur audace et leur sens de la liberté, paraît peut-être moins contraignante à première vue, mais il y fallait sûre-

ment tout le doigté, l'inventivité, la sagesse, l'expérience et la justesse du sculpteur-poète Gilles Mihalcean (qui a toujours aimé paradoxalement les statues et les monuments) pour que ce bateau baptisé *Daleth*, chargé de trois rames et de tout un alphabet phénicien, coiffé d'un cèdre du Liban et incrusté d'une figure divine en épingle, ne prenne pas l'eau et arrive à bon port, pour la plus grande joie de tous ses commanditaires.

Pas facile non plus de commémorer adéquatement un événement que personne n'a oublié et sur lequel tout (et son contraire) a été dit depuis quarante ans. En effet, le geste de John Lennon et Yoko Ono, à propos duquel Fabien Loszach se demandait lucidement dans le dernier numéro d'hiver d'*ESPACE* s'il s'agissait d'« un idéal de la contestation molle », est bel et bien devenu un mythe... Je savais que Linda Covit avait fait graver la célèbre phrase des tourtereaux, « *Give Peace a Chance* », en quarante langues sur autant de dalles en pierre calcaire, au tournant d'un chemin qui serpente sur le mont Royal. Or, chemin faisant tout près de là, je suis tombé sur un des disques de granit de *La Montagne des jours* de Gilbert Boyer, une de ces « flagues de mots, écrivait joliment



Roland POULIN, *Continuum*
(à la mémoire de Pierre Perrault),
2009. Acier Corten. Parc de la
Promenade-Bellerive, Montréal.
Photo : Michel Dubreuil.

Gilles MIHALCEAN, *Daleth*, 2010.
Parc Marcelin-Wilson, Montréal.
Photo : Michel Dubreuil.



François MORELLI, *Station balnéaire*,
2010. Installation, techniques mixtes.
Photo : Guy L'Heureux.



Robert Racine en 1992, qui se fondent avec la terre, le gazon et les feuilles» et qui proposent «des murmures et chuchotements d'une infinie discrétion». Racine voyait alors dans le travail de Boyer «la retenue de la civilité» par comparaison avec le côté spectaculaire de l'art public où «on dirait quelqu'un qui parle trop fort». Je me suis promis de retourner voir les dalles de Covit dans quelques années, quand elles ne se préoccuperaient plus de commémorer la cérémonie frelatée des noces de «la grande papesse du happening» et du «demi-dieu de la paix», quand elles se contenteront de surprendre doucement le flâneur, comme le disque intimiste de Boyer.

Finalement, je crois que c'est Roland Poulin qui a raison dans toute cette histoire: en réponse à la commande d'une œuvre «à la mémoire de Pierre Perrault», il réalise un pur... Roland Poulin, avec ses enjeux et son brio habituels, auquel il donne le titre sibyllin de *Continuum 2009*. J'ai déjà vu cette magnifique sculpture à quelques reprises (en plein soleil, sous une pluie violente, dans la lumière fragile d'une belle fin de journée); j'en ai fait chaque fois le tour à quelques reprises dans les deux sens, comme il se doit avec le travail de Poulin, et la magie opérait tout le temps, jamais tout à fait de la même façon. Bien sûr, j'y ai vu des allusions à l'univers de Perrault (encore que les suggestions du dépliant me semblaient un peu littérales), mais j'ai pensé plus souvent à Anne Hébert et à Gaston Miron, disparus respectivement il y a dix et quinze ans... Décidément, les bonnes œuvres n'ont jamais une seule signification, et la commémoration unidirectionnelle ne sera jamais leur affaire. Heureusement.

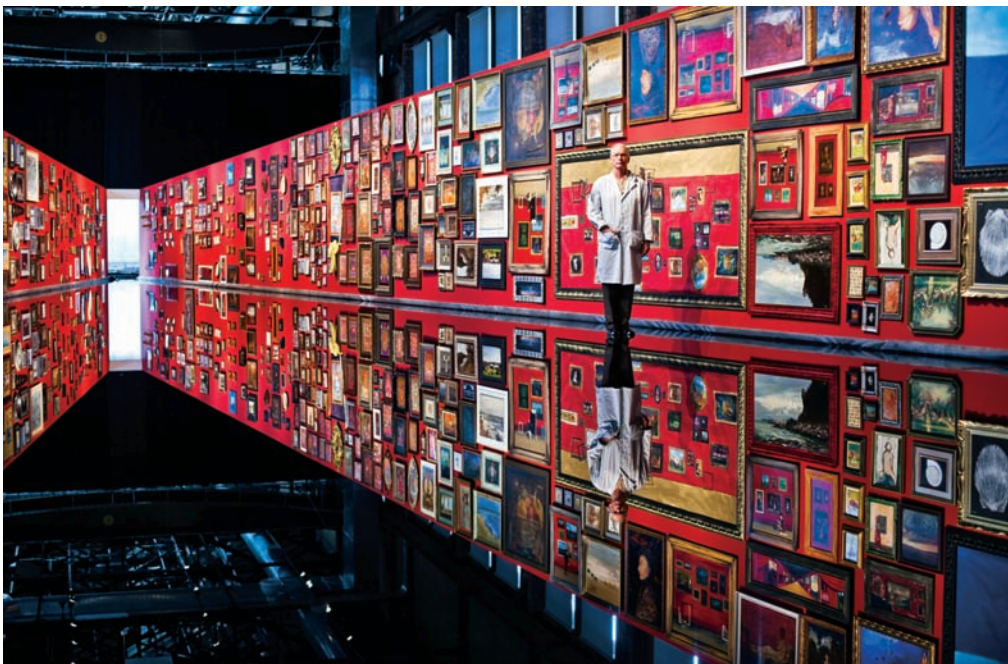
Trompe-l'œil à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe et à Shawinigan. Il y a quatre ans, à propos de la deuxième édition de la *Biennale nationale de sculpture contemporaine*, j'avais l'idée que cette manifestation était loin de satisfaire à toutes les attentes que suscitait son titre un

peu ronflant. J'en imputais l'échec relatif principalement au fait que les organisateurs avaient confié la conception de l'exposition non pas à un commissaire, mais à «un comité d'orientation artistique et de sélection composé de spécialistes issus du domaine des arts visuels». Sous un titre bateau qui ne pouvait avoir été choisi que par un comité (*Le temps du vertical et de l'horizontal*), il en était résulté «une juxtaposition de quatorze œuvres (soit une de moins que la première année) presque toutes défendables individuellement, mais formant un ensemble brouillon et ne répondant guère aux exigences d'une vraie biennale nationale de sculpture contemporaine». Or, quatre ans plus tard, les organisateurs-concepteurs persistent et signent. Et moi aussi... En tout cas, le comité d'orientation artistique et de sélection 2010 n'avait rien perdu de son sens du choix des titres (*Trompe-l'œil au cube: aux limites du vrai et du faux*) et, par surcroît, il avait été invité à «s'investir davantage dans la réflexion relative à l'organisation et à la teneur de l'événement». Il en est résulté une présentation étriquée, avec quelques problèmes d'intendance, où un petit groupe de sept courageux artistes—soit deux fois moins nombreux que lors des trois éditions précédentes—arrivait moins que jamais, malgré de

beaux coups individuels, à faire croire au visiteur à l'existence d'une biennale de sculpture tant soit peu crédible à Trois-Rivières. Dommage, car nous étions nombreux à vouloir y croire en 2004... avec le commissaire Gaston Saint-Pierre aux commandes. Cela dit, le trompe-l'œil le plus énergisant du trimestre était hors biennale, à Saint-Hyacinthe, où cinq improbables natures mortes d'Alexandre David, astucieusement intitulées *Des objets sur des tables*, jonglaient avec l'architecture et le mobilier, l'espace et la matière, le dessin et la sculpture, et transfiguraient le majestueux puits de lumière que constitue le Centre d'exposition Expression. Voilà déjà un bon moment que l'artiste opère ainsi, mais son nouveau projet apparaissait d'emblée comme une sorte d'aboutissement dans son travail, tandis que l'ancien marché de Saint-Hyacinthe y connaissait sa métamorphose la plus magique, ce qui est beaucoup dire dans les deux cas. Enfin, je ne fais que mentionner l'effet hallucinant que produisait l'entrée dans la première salle de l'Espace Shawinigan qui abritait l'installation *Unrestored* de Richard Purdy parce que le miracle n'y durait qu'un temps et, surtout, parce que toute cette aventure pharaonique de *L'écho-l'eau* sera recensée ailleurs dans *ESPACE*. Reste que, dans l'ensemble, les visiteurs de l'exposition *Le corps transformé*, qui avait été éterné, en 2003, les salles magnifiques de l'ancienne aluminerie Alcan, étaient perplexes et un peu nostalgiques devant la suite des événements.

Linda COVIT et Marie-Claude SÉGUIN, *Give Peace a Chance*, 2010. Photo: Marc Cramer.

Richard PURDY, *Unrestored*, 2010. Deux murs convergents de 148 pieds, 709 tableaux à l'huile encadrés, plancher de caoutchouc EPDM, 400 litres d'eau. Détail de *L'écho-l'eau / ecH2O*, ESPACE SHAWINIGAN. Photo: Olivier Croteau.



Salut Jean-Claude! Ce qu'on n'a pas envie d'écrire : Jean-Claude Rochefort est décédé un dimanche de juin, sur une route en Charlevoix. Je me rappelle avoir parlé de lui dans *Le Devoir* pour la première fois, il y a vingt-cinq ans, alors qu'il montrait une œuvre importante de Christian Boltanski à la galerie Optica. Rien de moins. Puis, j'ai fait des dizaines de recensions enthousiastes des expositions qu'il présentait dans ses galeries ou ailleurs. Dans cette chronique (#51), au moment de la fermeture de la Galerie Rochefort, je mentionnais «pour mémoire» : «La bonne sculpture a perdu un ami, elle qui n'en avait pas à perdre dans le réseau commercial.» Plus tard (#82), je me réjouissais avec beaucoup d'autres de l'ouverture de son Centre international art, nature et



Alexandre DAVID
Des objets sur des tables,
2010. Détail. Bois, acier,
contreplaqué, contreplaqué
flexible. Photo: Guy
L'Heureux.

Aude MOREAU, *Sans titre*,
2010. Techniques mixtes.
Dimensions variables.
Photo: Biennale nationale
de sculpture contempo-
raine, Trois-Rivières.

Jean-Claude ROCHEFORT
à New York, 2004.
Photo: Raymonde April.



paysage, dans son village natal de Saint-Hila-
rion, où il avait bien l'intention, entre autres,
de «démontrer que le commissaire d'expo-
sition peut encore casser les moules et indi-
quer d'autres directions que celles que l'on
emprunte habituellement». Il avait encore
plein d'idées neuves sur l'art public et autant
de projets pour les faire partager. Toujours
sans tambour ni trompette.

Il avait lui aussi «la retenue de la civilité». «—

Gilles DAIGNEAULT est critique d'art, commissaire indépendant,
membre du comité de rédaction de la revue *Espace* et directeur de
la Fondation Guido Molinari.